Document généré le 12 juil. 2025 01:16

Études littéraires africaines

Leïla SEBBAR - *La jeune fille au balcon*, Paris, Le Seuil, février 1996, 153 p.

Christiane Achour

Numéro 2, 1996

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1042648ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1042648ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Achour, C. (1996). Compte rendu de [Leïla SEBBAR - *La jeune fille au balcon*, Paris, Le Seuil, février 1996, 153 p.] *Études littéraires africaines*, (2), 76–77. https://doi.org/10.7202/1042648ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

essais, de méditations et de scènes de mœurs et coutumes, fréquentes et prisées à l'époque. Ce sont des notes de voyage qu'I. Eberhardt rédige tout au long de ces mois qu'elle passe dans le sud-ouest algéro-marocain, durant l'été 1904, dans la zaouïa Zianya du Marabout Sidi Brahim ould Mohamed, lieu de repos (elle a de fortes crises de paludisme qui l'obligeront finalement à retourner à Aïn Sefra où elle meurt), lieu de spiritualité et de recueillement : elle y a écrit quelques-unes de ses plus belles pages. Elle a partagé tous les rythmes pieux de la communauté, « frère » parmi les frères de la confrérie. Le Cheikh Belardj a laissé ce témoignage de son séjour : « Ici, Si Mahmoud fut l'hôte de la maison. Pendant le jour il observait, écrivait, se reposait et au crépuscule parcourait les jardins en compagnie d'un esclave ».

Au moment où l'image de l'Islam est déformée par l'extrémisme réducteur, il est passionnant de lire ces pages où se manifestent des effets de sa spiritualité. Par ailleurs, le regard d'I. Eberhardt sur cette terre coloniale est original et singulier pour le début de siècle.

■ LEÏLA SEBBAR - *LA JEUNE FILLE AU BALCON*, PARIS, LE SEUIL, FÉVRIER 1996, 153 P.

Second recueil de nouvelles de L. Sebbar. La nouvelle d'ouverture et de fermeture se passent en Algérie, les quatre autres, en France.

Les deux nouvelles « algériennes » choisissent des adolescents au profil assez commun, sans doute pour souligner leur représentativité. Que la jeune fille d'un quartier populaire algérois vive les événements de l'Algérie actuelle sans y être impliquée vraiment ou que le jeune homme, fils de harki, s'y implique puisqu'il est un des « terroristes » intégristes, l'impression que laisse la narration, est celle d'une duperie : les « petits » ont été et sont trompés ; la guerre qu'ils font, ils n'en sont aucunement responsables. Des forces supérieures agitent le monde sans que le « petit peuple » comprenne vraiment ce qui se passe mais en étant complice, par résignation ou par frustration, des « combattants » de Dieu.

Autour des personnages, la narration concentre tous les petits faits ou anecdotes que presse et témoignages sur l'Algérie ont rendu familiers, sans parvenir à faire habiter l'écriture d'une émotion particulière. Dans les quatre nouvelles centrales, L. Sebbar retrouve un espace qui lui est plus familier, celui de l'immigration maghrébine en France, autour de motifs déjà explorés, la photographie, le vêtement oriental, les cités dortoirs, les contradictions de l'éducation des filles.

Plus encore que dans les romans, l'écriture de Sebbar cherche « un degré zéro » pour laisser parler un réel dont elle choisit nécessairement les signes malgré sa volonté d'effacement et de jeu systématique sur les oppositions binaires et les stéréotypes (noms des lieux, noms des personnages, opposition des scènes, détails vestimentaires et objets choisis, croyances et

superstitions des gens « simples », etc.) qui pourraient avoir, comme dans les contes, une fonction d'économie pour orienter le lecteur vers le message essentiel de la nouvelle. Mais, bien souvent, la linéarité et l'atonie apparente des textes empêchent un investissement profond de l'imaginaire et donnent l'impression de rester à la surface des réalités observées.

■ RACHIDA TITAH, *LA GALERIE DES ABSENTES, LA FEMME ALGÉRIENNE DANS L'IMAGINAIRE MASCULIN*, LA TOUR D'AIGUES, EDITIONS DE L'AUBE, 1996, 164 P.

Cet ouvrage se revendique comme écriture intermédiaire, entre récit et essai, sans prétention scientifique : témoignage informé par un vécu et une culture.

Le projet est original : l'image de la femme qu'il veut faire apparaître n'obéit pas au clivage « classique » entre colonisateurs et colonisés : « Dessinée par le regard masculin, décrite par la parole masculine, l'image féminine dans le miroir présenté au monde est différente, sinon contradictoire, selon que les mains masculines sont familières ou étrangères. Mais dans les deux cas, elles tiennent fermement ce miroir dont l'autre face est résolument niée ou, à tout le moins, voilée (...) chuchotements qui s'éteignent sur les bords aveugles des miroirs confisqués ».

Cet essai est organisé en deux parties, tout à fait disproportionnées.

Dans la première, consacrée à la période coloniale, l'essayiste montre comment la femme est doublement « regardée » : par les siens dans ce « patrimoine poético-musical dominé par la parole masculine » (c'est essentiellement la poésie arabe citadine, l'auteur est tlemcenienne, qui est étudiée), et par les autres, peintres orientalistes et ethnosociologues coloniaux. Des éléments d'information sont donnés et des points de vue personnels développés.

Ce second aspect domine dans la seconde partie - les quarante dernières pages - consacrée à la période actuelle où les questions sont posées sans que les réponses soient nécessairement trouvées car le vécu dont il est question est « en devenir ». L'essayiste passe du domaine pictural (Baya, Issiakhem, les nouveaux peintres algériens) au domaine musical, celui de la chanson (chansons sentimentales, persistance du Chaâbi et du Hawfi, émergence du Raï). Mais surtout, elle traverse de nombreuses questions qui agitent la société algérienne depuis l'indépendance et qui ont pris une acuité particulière depuis 1988 et 1992 : l'émancipation des femmes, l'enfermement, l'évolution de l'habitat, le refuge dans la foi religieuse pour lutter contre l'angoisse du changement et de la précarité, l'islam et l'islamisme, le voile, les associations de femmes, etc. Il semble que cette seconde partie soit plus profitable si on la lit comme le point de vue-témoignage d'une Algérienne née en 1939 et qui a appartenu à une génération qui a su conjuguer attachement à la culture du pays et ouverture